

De l'exil et des arrières-cuisines

Pierre Lefebvre

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, P. (2005). Compte rendu de [De l'exil et des arrières-cuisines]. *Liberté*, 47(1), 147–152.

De l'exil et des arrières-cuisines

Pierre Lefebvre

Jerzy Giedroyc et Witold Gombrowicz, *Correspondance, 1950-1969*, traduit du polonais par J.-C. Famulicki, Paris, Fayard, 2004, 445 p.

Je relis de façon plus ou moins compulsive, à peu près aux trois ans, en partie ou en tout, le *Journal* de Witold Gombrowicz, et ce uniquement, ou à tout le moins surtout, afin de ressentir une fois de plus le choc que j'ai subi à sa première lecture et qui chaque fois que je m'y replonge se manifeste de nouveau. C'est un choc dont je ne saurais dire grand-chose (c'est-à-dire que comme tous les coups que l'on peut recevoir, il laisse d'abord pantois) hormis peut-être la surprise, l'ébahissement, la honte aussi peut-être d'apprendre de la plume d'un Polonais exilé au beau milieu de l'Argentine ce qu'il en est, ce qu'il en coûte et en découle d'être Québécois. En s'interrogeant, d'une manière aussi lucide que constante, non pas tant sur la condition humaine mais bien plutôt sur le fait concret, si ce n'est physique, d'être un homme, de l'être, plus précisément, au sein d'une culture propre — la polonaise donc, pour sa part —, Witold Gombrowicz nous livre dans son *Journal* un véritable et jouissant manuel de désaliénation. Car ce que Gombrowicz cherche constamment tout au long de son œuvre, c'est une façon de mettre à distance, non seulement le regard que sa culture porte sur lui, mais également celui qu'il porte sur elle, et ce, afin de pouvoir se libérer d'une vision pré-fabriquée de lui-même et du monde.

Ardemment, puissamment, incroyablement polonais, l'écrivain ne cesse tout au long de cette œuvre de retourner en tout sens sa

« polonité » (ha ! ce « Pour être Polonais, il faut cesser d'être Polonais ») afin d'arriver à la regarder en pleine face, mais essentiellement dans le blanc des yeux et la moelle des os. Pour ce faire, Gombrowicz ratisse large, c'est-à-dire qu'il s'attaque à tout ; il n'est pas question pour lui dans ces pages de défendre une chapelle au détriment d'une autre, pas question donc de promouvoir, ou ne serait-ce même que de tenter de cerner, une conception de la Pologne qui s'avérerait juste, incontestable, bref, véridique, mais bien de saccager toutes conceptions de la Pologne puisque celles-ci s'avèrent toujours plus ou moins, d'un côté ou de l'autre, réductrices ou bancales ou mièvres ou pantelantes. Gombrowicz y malmène ainsi avec verve tout autant le pouvoir communiste polonais, le peuple sous sa férule que les représentants officiels des Polonais en exil. Les leçons qu'il profère nous concernent pourtant tous, et ce, peu importe nos origines. Elles concernent peut-être pourtant un peu plus ceux et celles qui font partie de ce qu'on nomme aujourd'hui les « petites nations » (appellation contrôlée), car les réflexions de Gombrowicz recèlent pour eux une manière de plus-value. L'écrivain polonais est tout à fait conscient que son regard sur sa culture est incontestablement entaché par l'empreinte des plus grandes, la française par exemple, comme l'allemande, et que sa position face à ces dernières n'est pas non plus, bien sûr, dénuée d'affection — non pas au sens d'attachement ou de tendresse, mais bien au sens de lésion, dysfonctionnement, anomalie. Tout son *Journal* est ainsi un formidable jeu du chat et de la souris entre ces perspectives, mais, dans ce cas précis, la chose a une grande importance, c'est la souris qui en ressort victorieuse, car l'infériorité chez Gombrowicz, de même que l'immaturité prennent toujours le dessus sur la grandeur, la maturité et la force.

Witold Gombrowicz m'a donc plus appris que quiconque sur le délicat, difficile, si ce n'est périlleux exercice d'équilibre qu'est, et que doit être, la « québécoisité ». Jamais je ne réussirai à l'en remercier de manière convenable. Bien sûr, je sais, il y a Jacques

Ferron, de même qu'Hubert Aquin, Victor-Lévy Beaulieu, Gaston Miron, Arthur Buis, Jules Fournier et, bien évidemment, Fernand Dumont — je n'étalerai pas ici une liste qui de toute façon ne satisfait personne —, mais Gombrowicz m'est encore aujourd'hui à la fois chacun d'eux individuellement et à la fois chacun d'eux réunis en une seule et unique personne.

Les Éditions Fayard ont eu la bonne idée de publier cette année la correspondance entre l'auteur de *Ferdydurke* et le directeur de la revue *Kultura*, Jerzy Giedroyc. La chose est importante car Giedroyc a joué un rôle de premier plan dans la diffusion de l'œuvre de Gombrowicz et plus particulièrement dans la naissance et le développement de son *Journal*. La revue *Kultura*, fondée à Rome en 1947 par Giedroyc, avait pour but avoué de combattre le pouvoir communiste qui sévissait aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale en Pologne. S'installant un an plus tard en France, à Maisons-Laffitte en banlieue de Paris, *Kultura*, alimentée par une importante faction des forces intellectuelles polonaises condamnées à l'exil, devint rapidement un lieu de débats aussi salubre qu'essentiel sur la culture et la politique de la Pologne de l'époque du Rideau de fer. On compte ainsi parmi ses collaborateurs des figures tels Czeslaw Milosz, Konstantin Jelenski et Gustaw Herling, mais aussi des « étrangers » tels Paul Valéry ou Arthur Koestler.

Comme nous le rappelle Jean-Claude Famulicki dans sa préface, la collaboration de Gombrowicz à la revue *Kultura* débute par des extraits de *Transatlantique*, son deuxième roman, précédés d'une préface « dans laquelle il revendiquait pour la Pologne une liberté non seulement politique, mais aussi intellectuelle, culturelle et spirituelle ». Après quelques articles, dont notamment son célèbre *Contre les poètes*, Gombrowicz, dans une lettre datée du 6 août 1952, annonce à Giedroyc :

J'écris en ce moment une sorte de journal — comme ce journal de Salsipuedes que je vous ai envoyé. J'en ai déjà beaucoup de pages et je suis curieux de savoir si

c'est réussi. Malheureusement, je ne peux compter ni sur les commentateurs ni sur les analyses de mon œuvre, il me faut donc devenir mon propre commentateur et même mon metteur en scène. Je dois forger le Gombrowicz penseur et le Gombrowicz génie, le Gombrowicz démonologue de la culture et beaucoup d'autres Gombrowicz indispensables. La puérilité de l'entreprise, l'évidence du procédé — ce jeu de l'esprit ou encore avec l'esprit — recèlent bon nombre de dangers, mais je pense être quelqu'un qui a la vocation d'écrire son journal.

Tout le projet et toutes les promesses — heureusement tenues — du *Journal* tiennent dans cette énorme proposition. Giedroyc eut la belle intuition non seulement de l'accepter, mais également d'encourager l'écrivain dans cette voie, lui suggérant au fil du temps une thématique à développer, un événement à commenter, un portrait de personnalité à brosser, que Gombrowicz s'empressait de refuser ou de s'approprier selon les possibilités de faire pleinement siennes ces suggestions. N'oublions pas le fameux début de ce *Journal* :

Lundi.

Moi.

Mardi.

Moi.

Mercredi.

Moi.

Jeudi.

Moi.

Le grand intérêt de cette correspondance est donc de nous faire découvrir les coulisses d'une des œuvres les plus importantes du XX^e siècle, mais également de nous dévoiler les conditions difficiles, si ce n'est exécrables, dans lesquelles elle a été créée. La vie de Gombrowicz ne fut pas, en effet, particulièrement rose. Tout au long des vingt-quatre années qu'il passa en Argentine, sa situation financière fut des plus précaires — il n'est pas exagéré de dire qu'il y vécut dans la misère. Si beaucoup d'ouvrages parus

précédemment ont évoqué ces conditions (pensons à *Gombrowicz en Argentine* de Rita Gombrowicz ou encore à *Testament*, un livre d'entretiens avec Dominique de Roux), le point fort de la correspondance est de nous les livrer au jour le jour, au naturel si on peut dire, ou bien plutôt à froid. L'écrivain a pourtant la délicatesse de ne jamais se plaindre, mais l'on sent bien à travers ses négociations avec Giedroyc pour ses cachets et ses droits d'auteur, ou encore dans ses inquiétudes pour les retards de paiement ou les fluctuations entre le cours du franc et du peso, qu'il ne s'agit pas pour lui d'une soif de fortune, mais d'un bête combat pour la survie. Cette lutte, son correspondant la comprend très bien, et cet échange de lettres nous démontre également avec quel acharnement, quelle humilité et quels maigres moyens Giedroyc réussit à fournir à l'intelligentsia polonaise en exil un lieu où l'exercice de la pensée n'est pas condamné mais bien encouragé et salué.

Bien que ces lettres ne nous apprennent pas beaucoup sur la pensée et les idées en tant que telles de Gombrowicz, on y retrouve l'homme du *Journal*, c'est-à-dire tour à tour malicieux, indigné, facétieux et toujours d'une extraordinaire lucidité face à l'environnement culturel et politique de son époque, comme à son propre travail et à son statut d'écrivain. On y découvre également un être d'une intégrité implacable face aux enjeux de la littérature, refusant de façon systématique de s'engager d'une manière partisane dans une voie ou une autre, et ce, précisément pour ne pas affaiblir la force de frappe de son travail. « Comme je te l'ai déjà écrit un jour, ce serait une grande faute de ma part si je me politisais. C'est là précisément que je perdrais toute signification politique... alors qu'elle croît d'année en année, surtout sur le terrain de la gauche européenne », écrit-il à Giedroyc, à peine un an avant sa mort, alors que ce dernier le presse de prendre position sur une résolution de la section de Varsovie de l'Union des écrivains. Alors que la plupart des intellectuels de sa génération (pensons entre trop d'exemples à Jean-Paul Sartre) ont pris plaisir à s'engouffrer dans des partis et des causes qui nous paraissent aujourd'hui à la

limite du dérisoire, on ne peut que saluer la tenace lucidité de celui qui décida de s'exiler non seulement de sa patrie, mais aussi de son époque, si ce n'est même de son exil.